

## De la rigueur et de la susceptibilité

Pierre Lavoie

---

Numéro 67, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29355ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lavoie, P. (1993). De la rigueur et de la susceptibilité. *Jeu*, (67), 131–135.



Dessin : Jean-Pierre Langlais.

**Pierre Lavoie**

### De la rigueur et de la susceptibilité

Si la critique constitue un sujet *controversé*<sup>1</sup>, comment qualifier le sujet «critique et théâtre homosexuel» autrement qu'en utilisant le terme *explosif*?

Le 12 avril 1993, l'émission «En scène» diffusait sur les ondes de Radio-Canada MF, dans une réalisation de Claude Godin, une entrevue de Michel Marc Bouchard, auteur de nombreuses pièces de théâtre (*la Contre-nature de Chryssippe Tanguay, écologiste, Rock pour un faux bourdon, les Feluettes ou la répétition d'un drame romantique, les Muses orphelines, la Poupée de Pélopie, les Grandes Chaleurs...*), entrevue préparée et menée par le journaliste Gilles G. Lamontagne. Une bonne partie de cette entrevue de trente minutes portait sur le dossier «Théâtre et homosexualité», publié par *Jeu* en mars 1990, dossier qui, manifestement, a non seulement «froissé» mais indigné Michel Marc Bouchard. Je ne me serais sans doute pas attardé à ses commentaires pour le moins virulents si ceux-ci n'étaient pas révélateurs d'un phénomène de réception beaucoup plus large, qui dépasse le cadre strict de ce dossier et qui révèle un état d'esprit largement répandu au Québec.

Plusieurs manifestations récentes démontrent que l'humeur québécoise, «à l'heure où les humoristes se répandent comme une peste sur toutes les ondes et sur toutes les scènes<sup>2</sup>», n'est pas à l'humour lorsque l'on touche certaines cordes sensibles. Pierre Cayouette, dans l'article cité en note, interroge la susceptibilité grandissante des Québécois qui ont

1. Voir ma première chronique, «État critique», *Jeu* 66, 1993.1, p. 124-129.

2. Pierre Cayouette, «Susceptibles, les Québécois? Il semble que nous ayons plus d'humoristes que d'humour...», *Le Devoir*, 22 avril 1993, p. A-1.

réagi vivement à un article d'un journaliste français sur la ville de Québec, publié dans *le Monde*, et qui ont obligé le distributeur québécois du *Guide du routard* à le retirer des librairies québécoises sous prétexte qu'il contenait des propos inexacts et offensants sur les Amérindiens et les Québécois.

Cette fermeture d'esprit face à la critique ou aux remarques, négatives ou perçues comme telles, surtout lorsqu'elles sont formulées par des «étrangers», est longuement soulignée dans un petit essai, publié en 1990, qui a été généralement ignoré, à ma connaissance, par les médias écrits et électroniques. Nous n'avons pas non plus parlé de ce livre avant aujourd'hui. La réflexion que je porte n'exclut donc pas *Jeu* d'un plus vaste ensemble. Le *Journal d'une nomade au pays de Jacques Cartier*<sup>3</sup> de Danielle Zana, qui est ainsi passé inaperçu, avait tout, pourtant, pour susciter la controverse ou, du moins, un solide débat. Mais, faute de combattants, le débat n'a pas eu lieu, étouffé par le silence ou l'indifférence de ceux et celles qui auraient pu réagir aux accusations proférées par Danielle Zana contre l'ensemble du milieu

théâtral québécois, fermé sur lui-même, nombriliste, indifférent à tout ce qui ne vient pas du sérail (encore qu'une certaine ouverture d'esprit se fasse jour chez plusieurs).

Ce journal au ton pamphlétaire et vitriolique, dans lequel «une «maudite française» se confesse au nom du droit à la critique et à la polémique dans un climat culturel, particulièrement celui du théâtre québécois, dominé par préjugés et apathie intellectuelle<sup>4</sup>», s'il n'échappe pas toujours à une certaine autocomplaisance ni à des jugements hâtifs, n'en offre pas moins une leçon de courage, de lucidité et d'honnêteté. Malgré le laps de temps écoulé depuis sa parution, les questions adressées aux artisans du théâtre québécois m'apparaissent toujours pertinentes et mériteraient de faire l'objet d'un bon débat public<sup>5</sup>.

Renvoyant dos à dos le «paternalisme révoltant des uns» (les Français) et «les vieux complexes de colonisés des autres» (les Québécois), Danielle Zana marque bien le territoire mouvant où ne peut que s'enliser l'étranger lorsqu'il émet des opinions



3. Montréal, Humanitas-nouvelle optique, coll. «Exil», 1990, 140 p.

4. *Ibid.*, quatrième de couverture.

5. Quel bon sujet pour relancer la série de rencontres «Entrée libre - Théâtre»...

contraires aux normes culturelles largement admises, à l'orthodoxie ambiante.

Doit-on être condamné au silence parce qu'on n'a pas la chance d'être Québécois ? Doit-on se forcer à être laudatif parce qu'il s'agit d'un jeune théâtre ? Doit-on nier son passé, ses références culturelles comme s'ils étaient une véritable malédiction ? En un mot, doit-on se sentir coupable d'avoir grandi dans une culture puissante, dans un pays où l'identité est forte et se racheter auprès des peuples victimes du colonialisme en faisant ce que j'appelle de la démagogie ? Je ne vois pas là le signe de relations matures, l'échange n'étant jamais authentique. Tout cela maintient le paternalisme révoltant des uns et les vieux complexes de colonisés des autres. (p. 70-71)

Poussant plus loin ce clivage, Danielle Zana montre qu'il a cours au sein même de la colonie artistique québécoise, résultant de la perception de l'artiste, «un demi-dieu exigeant l'approbation perpétuelle d'une collectivité béate d'admiration» et du malaise du critique qui, sauf exception, «semble faire des efforts désespérés pour ne pas blesser les siens».

[...] le problème de la critique ne se pose pas seulement dans le rapport qu'entretient l'étranger avec le théâtre au Québec, il est tout simplement plus aigu dans ce cas, il se pose entre Québécois. Il est frappant de constater l'absence de débats, de controverses où le monde défend des idées, les soutient avec cœur, ouvertement, publiquement. Pourquoi faut-il, quand on veut faire passer une réflexion minimalement critique l'enrober d'une tonne de sirop ? (p. 72)

Danielle Zana plonge au cœur même de notre dichotomie interne, de notre déchirure intime, c'est-à-dire de notre impossibilité à réconcilier le cœur et l'esprit.

Il est vain de reprocher à un petit nombre d'individus de réfléchir sur le théâtre. Cela ne remet pas en question l'acte créateur. La pensée critique propose un regard plus analytique que spontané. Et la critique a le droit d'exercer son métier ! Elle offre à la collectivité une «vérité» parmi tant d'autres. Il y a autant de façons d'interpréter un spectacle qu'il y a d'êtres humains. Et puis être artiste, c'est accepter avant tout de s'exposer au regard des autres. Quelle que soit la souffrance ressentie, c'est au créateur de l'assumer. Les réflexes infantiles trahissent une insécurité qu'il faut interroger. Le verbe est pouvoir, nous le savons. Mais l'art de faire n'est pas une bouée de sauvetage derrière laquelle on se réfugie faute de pouvoir penser. Il est grotesque de renvoyer les spécialistes, les théoriciens, les critiques à leur impuissance devant le faire; là n'est pas leur objet. (p. 91-92)

*Et puis être artiste, c'est accepter avant tout de s'exposer au regard des autres. Voilà ce que, de toute évidence, n'accepte pas Michel Marc Bouchard. À Gilles G. Lamontagne, qui lui demande comment il a réagi au fait d'être «sous le microscope, objet de laboratoire», dans le dossier de *Jeu* consacré à «Théâtre et homosexualité», Bouchard répond : «J'étais plutôt sur la table d'autopsie. [...] Ça va de l'atteinte à ma vie privée jusqu'à un problème de manque de rigueur intellectuelle.» La partie de l'entrevue qui porte sur ce dossier se termine sur un épanchement révélateur à l'endroit de la critique : «Écrivez donc, au lieu de passer votre temps à chialer, et allez donc travailler!»*

De la rigueur et de la susceptibilité, disions-nous ?

Difficile de trouver une plus belle illustration aux propos de Danielle Zana sur le fossé qui sépare encore, au Québec, l'intellectuel et l'artiste<sup>6</sup>.

*Atteinte à la vie privée.* Aucun fait n'est apporté pour étayer cette accusation «hénaurme». En quoi l'analyse, dans ce dossier, des textes dramatiques et des productions récentes les plus marquantes de Michel Marc Bouchard, Normand Chaurette, René-Daniel Dubois, Jovette Marchessault, Michel Tremblay a-t-elle pu porter atteinte à leur vie privée ? Leur homosexualité est non seulement de notoriété publique (ils en parlent publiquement lors d'entrevues, dans des communications), mais, surtout, elle est un ressort de leur création littéraire. Jamais, à aucun endroit, n'avons-nous fait allusion, aussi minime soit-elle, à leur vie privée. N'est-il pas possible d'envisager intellectuellement le rapport entre homosexualité et théâtre, d'interroger justement — en discutant, en définissant certains termes, en analysant certains textes... — l'ambiguïté de ce rapport (ou de celui de toute relation amoureuse), qui s'épanouit sur une scène, tout en étant, par essence, de l'ordre de l'individuel, voire de l'intime ?

*Manque de rigueur intellectuelle.* Cette accusation repose sur deux points :

Au niveau du titre [...], on aurait dû écrire «Dramaturgie et Homosexualité», parce qu'on n'a absolument pas parlé de l'influence des homosexuels face à la mise en scène. C'est étonnant de la part d'une revue qui a toujours eu un problème à donner un regard juste, équitable ou articulé sur la dramaturgie. [...] Je trouve que c'est un jugement de valeur, une opinion.

Le point de vue rédactionnel a fait en sorte que même les tables rondes n'ont pas été corrigées. Rien. Et, de plus, aucun auteur n'est là. Aucun auteur.

Si la dramaturgie a toujours été notre lacune<sup>7</sup>, pourquoi nous reprocher d'y remédier, et pourquoi, lorsque nous en parlons, cela devient-il un jugement de valeur, une opinion ? Pour juger de ce dossier de 140 pages, comprenant douze textes d'analyse et de critique, une théâtrographie et deux transcriptions de séminaires, les termes utilisés par Michel Marc Bouchard m'apparaissent pour le moins relever de la litote... Quant aux tables rondes qui n'auraient pas été corrigées, il faut bien mal connaître *Jeu* et la réalité du travail de publication de tables rondes ou d'entretiens pour affirmer cela. Enfin, une invitation informelle avait été lancée dans *Jeu* au moment même de la publication d'une série de trois articles portant justement sur *les Feluettes*<sup>8</sup>. Mais le plus important n'est pas

6. Au moment où j'écrivais ces lignes, j'ai lu par hasard... cet extrait d'un entretien de Fernande Saint-Martin : «[...] elle [...] n'a pas la langue dans sa poche quand il est question du Québec. Elle répète constamment que l'anti-intellectualisme est un des traits marquants de la société québécoise. Et maintenant plus que jamais. «Le contexte idéologique et culturel actuel ne mérite même pas d'être commenté. C'est le trou noir, le néant. Il n'y a plus d'idées, plus rien et il n'y a donc plus rien à dire.» Stéphane Baillargeon, «Fernande Saint-Martin. L'empire des signes. Femme orchestre de notre vie culturelle, elle cherche depuis 35 ans à définir une théorie du langage visuel», *Le Devoir*, 7 septembre 1993, p. B-1.

7. Toujours dans le même numéro (54) était publié un article d'Alexandre Lazaridès intitulé : «Dramaturgie. Revue de la production dramatique de 1989», p. 141-150. Décidément...

8. «Y sont conviés ceux et celles que la question concerne et intéresse (praticiens, dramaturges, critiques, théoriciens ou autres),

là. Quand Gilles G. Lamontagne renchérit en ajoutant que «ça s'est fait dans le dos des auteurs, si on peut dire», cette remarque nous ramène à l'exclusion prononcée plus haut par Michel Marc Bouchard, à savoir que «les critiques aillent donc travailler». Rien ni personne n'empêchera ou ne pourra empêcher plusieurs individus de se réunir pour analyser ou commenter une œuvre du domaine public sans la présence ou l'autorisation de l'auteur. Si celui-ci ne peut assumer que son œuvre soit l'objet d'étude ou de discussion, s'il trouve cette réflexion trop écrasante ou douloureuse, il devrait simplement cesser d'écrire ou changer de métier.

Pour en terminer avec ces commentaires et ces outrances, je recommande à messieurs Bouchard et Lamontagne la lecture d'un texte capital (de dix-neuf pages) qui affirme et revendique la légitimité du théâtre gai, article écrit par un important critique canadien-anglais, Robert Wallace : «Pour une poétique du théâtre gai», et publié dans ce dossier. Puis-je également leur recommander la relecture de la mise en garde qui accompagnait la présentation de ce numéro :

Il ne faudrait pas [...] considérer les textes et les discussions qui vous sont proposés comme une ultime conclusion, au contraire. Il s'agit d'un processus expérimental, et nous vous présentons l'ensemble de ces opinions (digressions y compris) afin de relancer le débat autour d'une question que nous croyons toujours chaude et pertinente dans le contexte actuel du théâtre québécois<sup>9</sup>.

De la rigueur et de la susceptibilité, disions-nous ? ◆

ceux et celles pour qui le théâtre doit demeurer l'objet de constantes mises en cause, ne serait-ce que parce qu'il est *essentiellement* de l'ordre de l'événement artistique. À suivre, donc; la discussion est ouverte. (Toute personne souhaitant participer ou assister à ce séminaire est priée de nous en informer dans les plus brefs délais en téléphonant au (514) 288-2808.)» *Jeu* 49, 1988.4, p. 6-7.

9. Lorraine Camerlain, «Théâtre et Homosexualité», *Jeu* 54, 1990.1, p. 7.